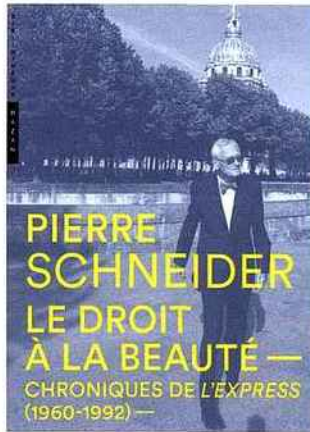


**Guillaume Métayer (dir.)**  
**Budapest 1956.** La révolution vue par les écrivains hongrois  
Le Félin, 276 p., 22 euros

Révolution antitotalitaire, selon le mot de Raymond Aron, l'insurrection du peuple hongrois en octobre 1956, dans les rues de Budapest et des villes du pays, est un événement marquant de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Démontrant à la face du monde le rejet du régime soviétique, le soulèvement des insurgés, étudiants et ouvriers, pour réclamer la liberté, fut réprimé dans le sang. Alors que le communiste et modéré Imre Nagy revient au pouvoir et tente de s'engager sur la voie de la démocratie, les chars de l'Armée Rouge envahissent la ville et écrasent la résistance en novembre. Le bilan est très lourd, 2500 morts. Plus de cinquante ans après, Guillaume Métayer a la belle idée de raconter et de comprendre les événements de 1956 dans et par la littérature. Son choix de textes explique, de l'intérieur, les émotions qui ont accompagné cet épisode tragique de l'histoire de la liberté. Métayer le rappelle dans son introduction, « l'insurrection hongroise toucha au plus profond des consciences et des cœurs ». Ainsi, l'anthologie *Budapest 1956* rassemble des voix rares et souvent inédites en français, comme le romancier Sándor Márai, le contestataire György Petri, le poète de Transylvanie Sándor Kányádi, l'écrivain post-moderne István Kemény ou l'écrivaine Krisztina Tóth. Parmi ces artistes dissidents et opposants politiques, certains jouèrent un rôle central, par exemple Árpád Göncz : condamné à la prison à vie, ce traducteur de Tolkien et de Faulkner sera le futur président de la République hongroise. Aux tonalités diverses, du surréalisme symbolique à l'humour grinçant, en passant par le lyrisme onirique ou l'hallucination historique, ces précieux écrits révèlent la force, le rêve et le courage devant l'horreur, la violence et le danger.

**Aliocha Wald Lasowski**



**Pierre Schneider**  
**Le Droit à la beauté.** Chroniques de l'Express (1960-1992)  
Hazan, 288 p., 25 euros

De 1957 à 1992, l'historien de l'art Pierre Schneider (1925-2013) a été responsable de la rubrique des arts de l'Express. Ses chroniques hebdomadaires, dont les éditions Hazan publient une sélection, ont été un véritable terrain de jeu – au sens noble – et ont offert à cet homme, qui s'est toujours méfié des institutions, une liberté financière, intellectuelle et poétique. La variété des sujets abordés témoigne de sa curiosité (les églises de Paris, les graffitis, Warhol ou encore Matisse, auquel il a aussi consacré une impressionnante monographie). Il n'est pas anodin qu'un de ses textes porte sur Baudelaire. Il y a aussi du partial chez Pierre Schneider. En 1971, il compare les musées d'art moderne à « une espèce de chaîne d'hôtels pour l'art actuel », en référence à ces expositions circulant de pays en pays, dont l'élaboration risque toujours le consensus facile. En 1972, il déplore que le ministère de la Culture ne cherche qu'à « enfourner les foules dans les musées », sans se préoccuper de la culture « au sens large et vivant du mot ». En 1977, au sujet de l'art islamique, il parle d'ailleurs d'un « éblouissement » qui « rend accessible au niveau même de la vie quotidienne ce que l'Occident parque, sous le nom de culture, dans ses institutions spécialisées ». Pour Pierre Schneider, tout comme pour Baudelaire, il était important que l'art s'ancre dans son temps. En 1982, il évoque l'incompatibilité entre la création – l'« exception » – et l'État démocratique – la « règle » –, l'œuvre étant désormais un « monde » basé sur ses propres valeurs. Ses métaphores ont été ses plus belles armes. C'est à travers elles que son humour si caractéristique se distille dans ses écrits. Grâce à elles aussi que sa pensée n'est pas près de se figer.

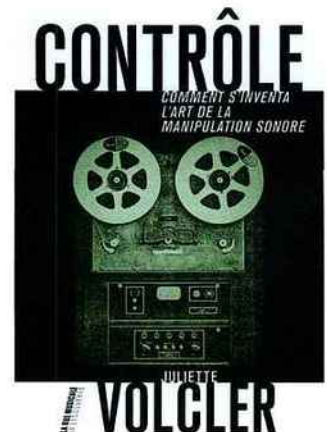
**Aurélie Cavanna**



**R. Barbanti et L. Verner (dir.)**  
**Les Limites du vivant**  
Dehors, 416 p., 24 euros

Issu d'un projet sur « Art et écologie », cet ouvrage collectif aborde d'un point de vue transdisciplinaire le vivant, considéré comme un « nouveau paradigme épistémique ». Placé en regard du « phénomène d'esthétisation du monde », le règne végétal, animal, celui des biotechnologies, du paysage et de l'environnement, et parmi ces formes de vie, celui de l'humain, s'entend à la fois comme œuvre naturelle et terrain d'expérimentation des limites de cette vie polymorphe. Les contributions apportent des éclairages techniques et éthiques (Jacques Testart, Raphaël Larrère, Sylvie Pouteau), abordent les transitions entre vivant naturel et artificiel (Roberto Barbanti, Silvia Bordini), la frontière entre humain et animal, illustrée par Art orienté objet, et la présence animale à l'œuvre, commentée par Ivana Adaime Makac. Elles s'attachent aussi aux formes d'adaptation plastiques à la nature, que ce soit dans le paysage (à Teshima, île qui abrite un musée d'art, ou suivant l'entropisme de Robert Smithson) ou dans le laisser-agir végétal (Gilles Clément). La question de la perception du vivant est aussi au cœur de l'ouvrage : l'étonnante observation des zones marécageuses ou de la tectonique paysagère révèle des forces imperceptibles à l'œuvre (Andrea Caretto et Raffaella Spagna), selon une « esthétique de la terre » (John B. Callcott). Sous le patronage de la philosophie de la nature inspirée d'Henry D. Thoreau et Aldo Léopold (Jean-Patrice Courtois), l'esprit de Félix Guattari, auteur de *Trois écologies* (1989), mais aussi de Joseph Beuys (Lorraine Verner), l'ouvrage kaléidoscopique balaie efficacement, de la science à l'esthétique, les discours sur notre écosystème en tant qu'organisme dynamique, réactif et éminemment plastique.

**Magali Nachtergaele**



**Juliette Volcler**  
**Contrôle**  
La Découverte/La Rue Musicale, 160 p., 14 euros

Qui connaît Harold Burris-Meyer ? Plus personne. Ce n'est pas étonnant : de son vivant, déjà, son nom ne parlait qu'à une poignée d'individus – amis, proches, collaborateurs, ou voisins à Boca Raton, en Floride, où il mourut en 1984. Pourtant, son histoire se confond avec une des entreprises les plus obscures du siècle écoulé : l'exploration de l'univers du son, en tant qu'espace possible d'une influence sur les êtres. Dès le début des années 1930, Burris-Meyer, marqué par les découvertes des pionniers de la psychoacoustique, pris acte des effets du son sur le cerveau, et s'en servit pour élaborer les premiers systèmes acoustiques pour théâtres. Plus tard, il mit son génie de *sound designer* au service de structures aussi diverses que les laboratoires Bell, la Muzak Corporation, la Fondation Rockefeller ou la CIA, explorant toujours plus avant l'art de la « manipulation sonore ». Sonorisation des salles de spectacle et des magasins, des ascenseurs d'hôtel et des camps militaires, des rues commerçantes et des champs de bataille : son art s'est exercé partout où les puissances du son pouvaient s'avérer utiles. De sorte que, absent des grandes histoires comme des panoramas encyclopédiques, Burris-Meyer fait partie du petit groupe d'hommes de l'ombre dont l'importance dans nos existences est proportionnelle à l'oubli qui les frappe. De sa vie, Juliette Volcler, six ans après *Le Son comme arme*, a tiré un essai qui se lit comme un reportage, et qui, en creusant l'archéologie de la condition sonore contemporaine, se veut aussi un appel à écouter. Car le son, loin de n'être que musique ou bruit, définit d'abord un des paramètres essentiels de l'écologie humaine, et donc des possibilités de vie susceptibles de s'y déployer : celui de l'écoute.

**Laurent de Sutter**